

EXPOSITIONS

Séoul-Paris, échanges fructueux. Loin de leur famille et de leur pays, les artistes coréens ont trouvé une inspiration vivifiante en France. Démonstration réussie au musée Cernuschi.

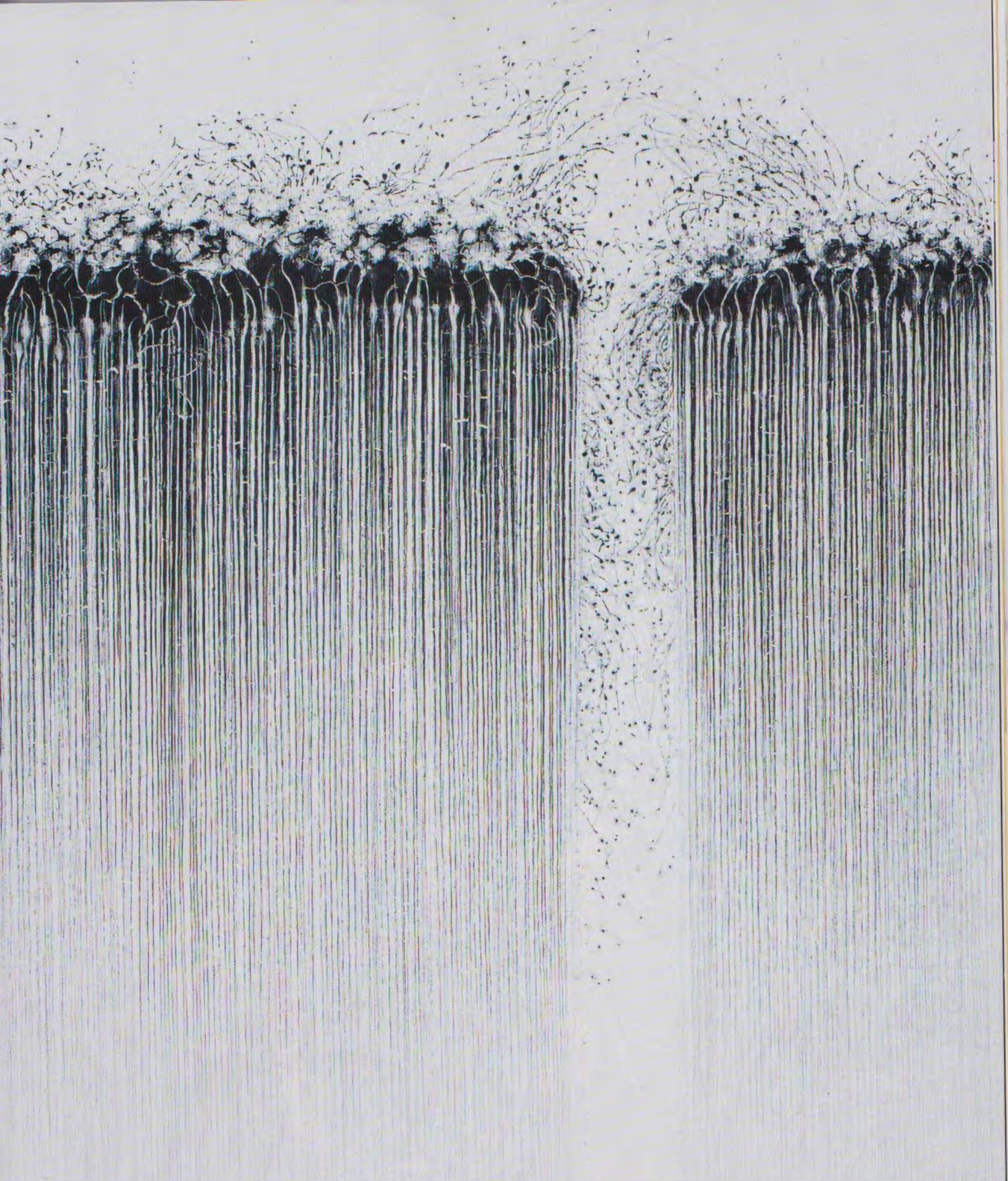


Lee Ungno (1904-1989) *Poème de Yulgok et poème de Sin Saimdang*, 1975, couleurs sur hanji, 139 x 60 cm.

© LEE UNGNO MUSEUM - DAEJEON

Le musée des Arts asiatiques de la Ville de Paris poursuit son étude sur la venue d'artistes chinois, japonais et, pour la présente exposition, coréens dans la Ville lumière. Au fil des salles, l'influence parisienne se fait de moins en moins perceptible. Cela est déjà sensible en regardant les tableaux des premiers arrivants, dans les années 1950. Pour des raisons liées au contexte historique et politique tumultueux du pays du Matin calme, des peintres comme Kim Whanki, Lee Ungno, son épouse Park Inkyung ou Han Mook ont déjà étudié les traditions occidentales dans les écoles d'art du Japon. Leur venue est surtout motivée par l'envie de se confronter aux avant-gardes européennes, et en particulier françaises. Peu d'entre eux s'y installeront durablement, la plupart effectuant plusieurs séjours plus ou moins longs. S'ils se sentent proches de l'abstraction lyrique, c'est probablement aussi parce que Mathieu, Degottex et Soulages sont eux-mêmes intéressés par la philosophie picturale de l'Extrême-Orient. Les générations suivantes, constituées d'artistes déjà reconnus, mais vivant souvent dans des conditions précaires, découvrent souvent leur identité coréenne en raison de cet éloignement. Lee Ungno, Kim Tschangyeul ou Won Sou-Yeol, entre autres, adoptent certains matériaux correspondant à l'esthétique traditionnelle, comme la calligraphie, ou évoquant le quotidien coréen. Ils s'approprient ainsi le hanji, papier à l'histoire millénaire réalisé à partir d'écorce de mûrier (*Broussonetia papyrifera*), utilisé dans l'architecture ou comme emballage et le charbon, moyen de chauffage, mais aussi base de l'encre de Chine. Le chemin parcouru fut rapide depuis le pionnier Pai Unsung (1900-1978), dont *Une grande famille*, importante composition à l'huile datée

1930-1935, accueille le visiteur. Tous les membres d'une famille y sont installés en frise, dans un intérieur traditionnel brossé de mémoire, déployant une palette de blancs ponctuée de rouge, jaune et vert. Remarqué à l'âge de 15 ans par un riche amateur d'art dénommé Baik Inki - son mécène - accompagne son fils Myung-gon à l'étranger, partageant ses études. Il découvre la peinture moderne à Marseille, et s'inscrit dans une école d'art à Berlin. En 1927, l'artiste obtient un prix au Salon d'automne, voyage et expose en Europe avant de s'installer à Paris en 1937. Au début du conflit, il rejoint son pays. Pendant la guerre Corée, il choisit de partir pour le Nord, devient « premier peintre » de Kim Il-sung et sera présumé décédé en 1978. Il faudra attendre 2001, à la faveur d'une exposition au musée national d'art moderne et contemporain de Séoul, pour que son rôle soit reconnu. Même rejet politique pour Lee Ungno... Fondateur au musée Cernuschi, avec l'aide de son directeur Vadime Elisseeff, de l'académie de peinture orientale de Paris. Il est condamné pour espionnage au profit de la Corée du Nord. L'artiste passera deux ans en prison, et son oeuvre sera interdite au Sud ; il ne sera réhabilité qu'en 1988. Par ses recherches sur le *hanji* comme matériau pouvant être modelé, trituré, déchiré, conjuguées à sa pratique de la calligraphie et de la peinture à l'encre traditionnelle, il incarne pleinement le thème de cette exposition, évoquant les échanges fructueux entre Séoul et Paris. Lorsqu'il s'installe sur les bords de la Seine, Lee est un artiste ayant exposé et travaillé en Allemagne. Il admire les assemblages de Rauschenberg, et les toiles de Fontana. Ses collages, composés de découpages de magazines et de *hanji*, sont fort appréciés ; ce qui ne l'empêchera pas de renouer plus tard avec la technique de l'encre



Won Sou-Yeol (née en 1949),
Sans titre, 2007,
technique mixte sur toile,
100 x 70 cm.

COURTESY GALERIE FRANÇOISE LIVINEC

et la calligraphie. Kim Tschang-yeul, quant à lui, opte d'abord pour New York, séduit par les grands champs colorés de Rothko. Il y étudie de 1966 à 1968 et voit l'émergence du pop art et des minimalistes. Il s'installe ensuite à Paris, où il s'intéresse aux principes d'art optique. L'artiste évolue vers l'hypperréalisme dans les années 1970, notamment en peignant des gouttes d'eau en trompe l'oeil, et intègre dans ses toiles des fonds calligraphiés, recopiés du *Classique des Mille caractères*. À l'opposé de cette peinture lisse, les tableaux de Won Sou-yeol constituent un véritable ballet de matière. Installée en France depuis 1984, maître de calligraphie, cette artiste aime exprimer le souffle qui produit l'œuvre d'art. Paradoxe, son processus de création est très méticuleux, voire fastidieux, en reprenant pratiquement chaque strie. Et, miracle, devant ses toiles, le spectateur est saisi par son dynamisme comme en apesanteur ! Une envolée dans les régions du grand art, pour elle comme pour ses confrères artistes coréens.

ANNE FOSTER

«Séoul - Paris - Séoul. Artistes coréens en France »,
musée Cernuschi, 7, avenue Vélasquez, Paris VIII, tél :
01 53 96 21 50, www.cernuschi.paris.fr - Jusqu'au
7 février 2016. Catalogue, 160 pp. Prix : 35 €